

DU « PRINCE » DE ROUSSEAU AU « PR/PGD » DE BARNABÉ-AKAYI ET  
NOUWLIBÈTO : DEUX FIGURATIONS DU POUVOIR EN RÉGIME  
POLITIQUE

Hodé Hyacinthe OUINGNON

ENS / Université d'Abomey-Calavi (UAC), Bénin  
[hyacintheouignon@gmail.com](mailto:hyacintheouignon@gmail.com)

**Résumé :** La contribution de Rousseau à l'analyse des régimes politiques est immense. Du *Contrat social* paru en 1762 esquisse son idéal d'une société où le Souverain, le peuple, a seul le pouvoir et le droit de faire et de défaire les lois. Sa conception idéalisée de la démocratie a nourri moult révolutions en Occident et sa réflexion politique n'a pas moins inspiré la quête d'un nouveau contrat social après les sanglantes et éprouvantes expériences de la dictature dans maints pays du continent africain. A l'instar d'autres écrivains, Fernand Nouwlibèto et Daté Barnabé-Akayi, deux dramaturges, mettent à l'écran scriptural les fortunes de cette nouvelle quête censée induire l'avènement d'une cité pacifiée, où les citoyens devraient se sentir plus libres et heureux. Cette étude qui prend comme repère normatif l'idéal démocratique rousseauiste, tente de montrer d'une part, que la figure de l'Autorité mise en scène par ces deux dramaturges respectivement dans *Zongo Giwa de la forêt déviérgée* et *Les Confessions du PR*, disjoncte l'idéal du Prince et du Souverain que prône le philosophe franco-helvétique dans son essai. L'analyse, arrimée à la Sociocritique et à l'Analyse du discours, souligne d'autre part en quoi, après l'expérience démocratique déjà trentenaire en Afrique, on est fondé d'inférer que les tranches diachroniques peintes par les deux dramaturges sont loin d'être une figuration hyperbolique du réel.

**Mots clés :** Autorité, dramaturgie, essai, figure, Rousseau.

FROM « PRINCE » OF ROUSSEAU TO « PR/PGD » OF BARNABÉ-AKAYI AND  
NOUWLIBÈTO: TWO POWER'S FIGURATION IN POLITIC

**Abstract :** Rousseau's contribution to the analysis of political regime is tremendous. From the *Social Contract* appeared in 1762, comes out his pattern of society, where the Sovereign, the people are the only one who have power and right to do and undo the Laws. His own Concept of democracy has nourished lots of revolutions in the Western world, and his political reflexion has not less inspired the search of a new Social Contract after the bloody and shocking experiences of the dictatorship in many countries of the continent. Apart from other writers Fernand Nouwlibèto and Daté Barnabé-Akayi, two dramatists put on scriptural screen the wealth of this new research which is supposed to induce the event of a pacified city, where the citizen should be more free and happier. This study which is focused in a standard way the democratic pattern of Rousseau, tries to show on the one hand the level of the Authority is acted by those two dramatists respectively in *Zongo Giwa of the deflowered forest* and the *Confessions of PR*, disjunct the pattern of the Prince and the Sovereign who deals with the French Helvetian philosophy on the other hand, in what, after the democratic experience already thirty years in Africa, we are constrained to infer that the two diachronic slices pointed out by the two dramatists are far from being a hyperbolic figuration of the real.

**Key word:** Authority, dramaturgie, trial, figure, Rousseau.

## Introduction

La figure de l'Autorité en régime démocratique est une question qui transcende le temps et l'espace. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle déjà, Rousseau, dans *Du Contrat social*, projetait un régime politique où la volonté générale pose le souci du bien commun comme l'aiguillon qui tient la bride aux intérêts privés et despotiques du gouvernant. Mieux, il y esquisse l'idéal d'une société où seul le peuple, le Souverain, a le droit de faire et de défaire les lois. Ce principe cardinal invalide implicitement la toute-puissance du « prince » qui, étant au service de la volonté souveraine, peut à tout instant être révoquée. Cette image que Rousseau renvoie du « prince », télescope ce qu'offre à voir la réalité des régimes dits démocratiques sous les tropiques, particulièrement en Afrique occidentale.

Même si on convient que l'écrivain se heurte désormais à la finesse d'analyse des sciences sociales, il n'en demeure pas moins vrai qu'il peint des tranches diachroniques s'inspirant de la réalité concrète. *Les Confessions du PR* (2010) de Barnabé-Akayi et *Zongo Giwa de la forêt déviérgée* (2005) de Nouwligbèto, portent à l'écran scriptural une figure de l'Autorité qui disjoncte l'idéal du « prince » et du « souverain » tel que l'esquisse Rousseau dans son *Contrat social*. A l'analyse, on peut conjecturer que dans leurs fictions, ces écrivains polygraphes invalident l'idéal rousseauiste et calquent des dirigeants à l'ethos égocentrique. Mais à considérer l'expérience démocratique déjà trentenaire en Afrique et au Bénin, est-on fondé d'abstraire une figuration hyperbolique du réel dans ces œuvres de fiction ou d'établir plutôt un parallélisme? La Sociocritique et l'Analyse du discours serviront de tandem heuristique pour clarifier ces questionnements.

### 1. L'idéal démocratique de Rousseau

Avant de croiser l'image du prince et du Souverain telle qu'elle apparaît dans les textes des écrivains du corpus d'analyse, il convient au prime abord de procéder à une mise à l'écran de la conception rousseauiste de la démocratie, système politique d'où sourd le principe même du contrat social.

#### 1.1. L'empreinte des précurseurs

Selon Christophe Charbrot (2012), l'influence de Rousseau sur les révolutions démocratiques en occident et la réflexion politique et constitutionnelle est incontestable. On doit à ce philosophe du XVIII<sup>ème</sup> siècle plusieurs ouvrages à teneur politique, où la réflexion sur les fondements de la Cité est prégnante. *Discours sur l'économie politique* (1755) -Il y apparaît pour la première fois la notion de volonté générale-, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), *Du contrat social* (1762), attestent son immense contribution à l'analyse des régimes politiques.

Honnêteté intellectuelle oblige, il faut souligner que l'approche de la démocratie qu'il propose se nourrit de réflexions antérieures mises en évidence par les travaux de

l'Allemand Johannes Althusius (1557-1638), des Anglais Thomas Hobbes (1588-1679) et John Locke (1632-1704)<sup>1</sup>.

Après examen de leurs productions, il ressort que la société est donc bien un acte d'adhésion volontaire profitant à la fois à tous et à chacun. Elle se concrétise par le transfert ou la reconnaissance de pouvoirs à une autorité supérieure extérieure, qui est légitime dans le cadre de ses missions. Ces missions portent sur la protection des individus et de leurs droits naturels, de sorte que normalement, il n'y a pas de despotisme, même éclairé. En fait, il y a une distinction claire entre la sphère politique et le monde privé, entre les gouvernants et les gouvernés. Concrètement, il y a un contrat parce que l'Autorité est un pouvoir reconnu par les sujets mais distinct d'eux. La particularité de Rousseau réside dans sa nouvelle approche de ce contrat social. Selon cet écrivain-philosophe, le pouvoir politique doit reposer sur un contrat : un gouvernement n'est légitime que sur la base d'un pacte passé entre l'autorité et les autres membres du corps social.

### *1.2. Du contrat entre le corps social et le corps politique*

Réaliser l'unité par l'égalité, et l'égalité par la fusion : voilà la singularité de l'approche rousseauiste. Le contrat social qu'il propose met fin à la division de la société en classes mais aussi à la séparation entre gouvernant et gouvernés. Tout est fondu dans le concept repensé de Souverain. Le Souverain est l'autorité suprême d'une société, qui dispose de la légitimité première et qui commande à toutes les autres autorités. On sait que dans la conception classique, c'est le roi qui est considéré comme le Souverain, soit parce qu'il est choisi comme tel, soit parce qu'il s'impose comme tel de par la volonté divine ou par l'hérédité.

Mais avec Rousseau désormais, le Souverain, le centre politique, ce n'est plus le roi mais le Peuple. L'idée nouvelle ici c'est que le contrat est passé non entre les hommes et le pouvoir, mais entre les hommes eux-mêmes. Ce contrat est marqué par l'abandon total et réciproque de toute puissance et de tout privilège de chacun au profit de tous. La nouvelle entité commune qualifiée de Souverain appartient à tous et ne peut nuire à personne. A y voir de près, la base de ce contrat c'est la « volonté générale » qui vise le bien-être collectif.

Concrètement, le Souverain n'est plus ce roi extérieur à ses sujets. C'est ce corps social fusionné lui-même, qui devient l'autorité suprême sur le plan politique et qui dispose de la légitimité absolue car étant la société elle-même. A l'analyse, les hommes ne contractent plus avec un Souverain, ils deviennent eux-mêmes ce Souverain par

---

<sup>1</sup> Contrairement à Hobbes, Locke part d'une vision optimiste de l'homme pour construire un système politique fondé sur les libertés, qui profitent d'ailleurs aux bourgeois et aristocrates qu'il défend. Pour lui, l'homme à l'État de nature est bon, et tous les hommes sont libres et disposent de façon égale des droits naturels (propriété, expression, commerce, etc.). Mais ce paradis est corrompu progressivement par l'enrichissement et l'intérêt privé des uns au détriment des autres. C'est donc pour préserver ces droits individuels naturels que les hommes vont fonder une société politique dans laquelle ils reconnaissent une autorité supérieure chargée d'assurer une justice objective, publique et collective, afin de défendre la liberté de chacun et l'égalité de tous. Rappelons que c'est d'ailleurs sur le modèle d'une justice royale itinérante que va se construire l'État anglais, et non sur l'administration d'exécution comme en France.

leur contrat mutuel d'association. Rousseau (1977, p. 268) rejette donc cette idée d'un contrat passé entre les citoyens et le pouvoir qui les soumet : « il est absurde et contradictoire que le souverain se donne un supérieur »

On peut observer que cette approche introduit une révolution dans la conception de la démocratie. En réalité, le gouvernement n'est qu'une puissance exécutive instituée par la loi. Il n'est pas un pouvoir autonome supérieur et distinct mais n'est véritablement qu'un exécutant, qu'un commis. Rousseau (1977, p. 271) souligne bien à propos que « les dépositaires de la puissance exécutive ne sont point les maîtres du peuple mais ses officiers ». Mais pour que le système fonctionne, l'individu doit se soumettre à la volonté générale même si ce pacte est d'une nature totalement égalitaire.

Rousseau impose donc pour que se manifeste ce Souverain réel, un système idéalisé qui concentre des mécanismes de démocratie directe, notamment par le biais d'assemblée de tous les citoyens. Mais concrètement, cet idéal ne peut advenir que par le biais d'un législateur, dont la fonction est de voter des lois. L'exécution des lois est confiée à un gouvernement qui peut être de forme démocratique, aristocratique, monarchique, ou d'une forme mixte combinant des éléments de divers régimes. Mais quelle qu'en soit la forme, Rousseau désigne le gouvernement par l'expression : le prince. Le rôle du législateur, c'est de guider, d'éclairer le peuple souverain, pour qu'il réduise la fonction du prince au simple exécutant. Dans la démocratie rousseauiste prennent alors corps deux pouvoirs hiérarchisés : le pouvoir souverain et le pouvoir du prince<sup>2</sup>. Conséquence, l'ethos<sup>3</sup> du Prince, l'image qu'il doit donner à voir de lui-même ou tel qu'on devrait le voir est avenante.

Le Prince, l'autorité morale ou le Magistrat préserve le Contrat et garantit la liberté, tant civile que politique. Il œuvre pour le bonheur de tous.

Les repères cardinaux de l'idéal démocratique selon Rousseau ainsi précisés, on peut *infra* tenter d'abstraire l'image qu'en donnent Fernand Nouwligbèto et Barnabé-Akayi Daté respectivement dans *Zongo Giwa de la forêt déviée* et *Les Confessions du PR*.

---

<sup>2</sup> Le gouvernement est un corps intermédiaire établi entre les sujets et le souverain pour leur mutuelle correspondance, chargé de l'exécution des lois, et du maintien de la liberté, tant civile que politique. Les membres de ce corps s'appellent magistrats ou rois, c'est-à-dire gouverneurs ; et le corps entier porte le nom de prince. (...) simples officiers du souverain, ils exercent en son nom le pouvoir dont il les a faits dépositaires, et qu'il peut limiter, modifier et reprendre quand il lui plaît...J'appelle donc gouvernement ou suprême administration l'exercice légitime de la puissance exécutive, et prince ou magistrat, l'homme ou le corps chargé de cette administration.

<sup>3</sup> Si l'on se limite à la *Rhétorique* d'Aristote, on peut s'accorder sur quelques idées, sans préjuger de la façon dont elles pourront éventuellement être exploitées :

- l'ethos est une notion *discursive*, il se construit à travers le discours, ce n'est pas une « image » du locuteur extérieure à la parole ;
- l'ethos est foncièrement lié à un processus *interactif* d'influence d'autrui ;
- c'est une notion foncièrement *hybride* (socio/discursive), un comportement socialement évalué, qui ne peut être appréhendé hors d'une situation de communication précise, intégrée elle-même dans une conjoncture socio-historique déterminée. Cf. Dominique Maingueneau « Ethos, scénographie, incorporation », 1999, in R. AMOSSY (éd.) 1999, 75-100.

## 2. L'idéal rousseauiste à l'épreuve du réel dans Zongo Giwa de la forêt déviérgée et Les Confessions du PR

Dans les deux œuvres dramatiques, la démocratie semble se porter très mal. L'image que les dramaturges donnent à voir de l'expérience démocratique est des plus dysphoriques.

### 2.1. Sur le mode de la dérision et de l'ironie : une démocratie défigurée

*Zongo Giwa de la forêt déviérgée* de F. Nouwligbeto a été publiée en 2005. Son péritexte<sup>4</sup> (A Jérôme Badou, l'aimé et l'aimant) concentre une charge programmatique en prise sur une sorte d'hommage adressé à un illustre journaliste professionnel, Jérôme Badou, subitement décédé en 2003 à 37 ans. Séquencée en trois ronflements de la forêt, la trame de cette pièce de théâtre se nourrit d'un fait réel : l'assassinat à Sapuy de Norbert Zongo, journaliste d'investigation. La première séquence met en scène sous le mode de la dérision le commanditaire de son assassinat (Grand-Chose) et son homme à tout faire (Porteur-de chaussures) s'affairant et bravant mille contrariétés pour aller enterrer le cadavre loin dans la forêt.

La deuxième séquence construite sous un mode analeptique, ramène en vie au moyen d'une prosopopée, le journaliste-citoyen qui expose les raisons de son meurtre. La troisième séquence correspondant au troisième ronflement, prolonge le rappel des circonstances du meurtre de Zongo et présente Grand-Chose, le commanditaire, faisant des aveux où s'affiche sa responsabilité première dans la mort du journaliste.

*Les Confessions du PR*, troisième texte de notre corpus d'analyse, est une fiction dramatique de Barnabé-Akayi parue aux éditions Plumes Soleil en 2010.

Dans sa trame, l'exposition de l'œuvre donne à voir un président démocratiquement élu qui, au prime abord, tente de soulager sa conscience en confessant ses manquements à un prêtre. Ce qui le tenaille surtout, c'est d'avoir engrossé une mineure de 12 ans. Monsieur Lokpo son farouche opposant est au courant de l'affaire, et l'utilise comme moyen de chantage pour pousser à la démission le président pédophile. Le nœud de l'action renvoie au moment où on découvre qu'en réalité, l'objectif véritable du président-confesseur, c'est d'avouer son projet d'assassiner l'opposant maître-chanteur afin d'avoir la paix. Coup de théâtre vers la fin du long dialogue-confession: il se fait que le prêtre à qui le président a totalement livré son funeste projet n'est autre que l'opposant qui s'est déguisé et a pris la place du véritable prêtre. Pire, le président découvre, ahuri, qu'il est tombé dans un piège savamment orchestré par son opposant juré car, sans le savoir, tout son délire était suivi en direct à la radio nationale et des télévisions du pays.

Cette rapide synthèse faite, il convient maintenant de scruter l'image que les deux dramaturges donnent à voir de la démocratie dans leurs œuvres. Y retrouve-t-on les invariants d'une démocratie classique avec la séparation des pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire, la présence des institutions de contre-pouvoir comme la presse ?

---

<sup>4</sup>Le péritexte regroupe l'ensemble des textes qui complètent le texte principal d'un ouvrage écrit dont ils font partie (préface, notes, glossaire...).

Aussi bien dans *Zongo Ziwa de la forêt déviérgée* que dans *Les Confessions du PR*, nous sommes en présence d'une démocratie classique où théoriquement, tous les éléments cardinaux d'un tel régime semblent présents. L'exécutif est bien sûr présent à travers un président ; l'Assemblée Nationale fait penser à la présence d'un pouvoir législatif quand la justice semble s'occuper de faire justice au citoyen. Élément frappant, la presse a une présence massive dans les deux œuvres et cela peut faire accroire à l'évidence d'une liberté d'expression de bon aloi. Mais une analyse minutieuse révèle une démocratie défigurée, en loque, méconnaissable, travestie par des ennemis intimes (Cf. 2012, *Les ennemis intimes de la démocratie* Tzvetan Todorov) et des maladies chroniques<sup>5</sup> (Cf. 2017, *Les maladies chroniques de la démocratie*, Worms Frédéric, Paris, Robert Laffont). Il s'agit d'une démocratie minée par des pathologies. Selon Abel Dideh (2020, p. 147) ses pathologies récurrentes sont : « le racisme, la xénophobie, le communautarisme, le régionalisme, le cynisme, la corruption, la tyrannie, le règne de l'argent au détriment des valeurs humaines, le populisme, le messianisme, l'ultralibéralisme. »

Dans *Les Confessions du PR* (2010, p.19), le président reconnaît sans frémir que la démocratie a empiré « le massacre social, le marasme économique, le marécage politique. » Tous les pans de la cité sont gangrenés par un régime visiblement toxique. Les évaluatifs axiologiques (massacre, marasme, marécage...) qu'emploie le personnage sont dépréciatifs et dressent l'image d'une cité méconnaissable. C'est donc tout logiquement qu'il observe que « Le pays avance la tête dans le sous-développement. » Barnabé-Akayi (2010 : 23). Cette assertion construite autour de l'oxymore « avance/sous-développement », cristallise l'ampleur du recul amorcé par le pays avec l'avènement de la démocratie. Mais si le système politique supposé garantir la liberté de tous et le bien être collectif en vient à être si dévoyé, c'est manifestement parce qu'il a secrété et conforté des contre-valeurs. A titre illustratif, Nouwligbèto (2005, p. 62) souligne dans *Zongo Ziwa de la forêt déviérgée* que sous cette démocratie « Les chiens dressent une haie d'honneur au passage des voleurs, les policiers louent leurs armes aux malfrats, la justice offre des guirlandes aux assassins. »

Dans cette citation, le renversement des valeurs est fortement marqué par le dévoiement des rôles habituellement assumés par les chiens, les policiers et la justice vers des attitudes répréhensibles. Il en résulte un alliage, une connivence presque contre-nature entre des éléments normalement antithétiques : chiens/voleurs, policiers/malfrats, justice/assassins. Les chiens dressant une haie d'honneurs aux malfrats, les policiers armant les voleurs, la justice magnifiant les assassins : la mise en scène de ces faits cocasses avec une touche hyperbolique confirme la décrépitude avancée d'une démocratie atteinte de difformités.

Ainsi qu'il est loisible de le relever, le ridicule est prégnant. Il est également à l'œuvre dans ces propos où Grand-Chose lessive la démocratie sans aménité : « La démocratie nous offre l'historique chance d'être d'honnêtes salauds, de sages voyous, des bandits légalisés et décorés. » Nouwligbèto (2005, p.63). Très nettement, la démocratie est tournée en dérision par le personnage au moyen d'un concentré de procédés discursifs en prise sur la raillerie, la vive satire. Pierre Schoentjes (2002, p.

---

<sup>5</sup> Tzvetan Todorov (Cf. 2012, *Les ennemis intimes de la démocratie*, 2012) et Frédéric Worms (*Les maladies chroniques de la démocratie*, Robert Laffont, 2017) ont mis en relief ces maux dans leurs essais.

249) fait observer à raison que « La satire est une moquerie qui porte sur l'objet qu'on blâme ou qu'on réproouve et qui nous est étranger. Nous nous refusons à avoir rien en commun avec l'objet de ce blâme, nous nous y opposons brutalement, nous le dénouons donc sans sympathie ni compassion. » Manifestement, le dramaturge se moque de cette démocratie qui élève sur le pavois de « sages salauds » et décore des bandits. Cette « démocratie » est défigurée par des pratiques condamnables et le marqueur typographique « k » en lieu et place du « c » le suggère amplement.

A voir de près, l'exécutif et la justice sont corrompus par la décrépitude d'un système qui devrait promouvoir un idéal humain enviable. L'analyse de la pièce de théâtre atteste que le pouvoir législatif est également gangrené par le même poison, l'argent qui dicte sa loi. Cette tirade de Grand-Chose après l'appel à la prudence de son Porteur-de-chaussures est une charge dépréciative mais réaliste sur les pratiques sociopolitiques de l'époque :

Comprends, Forêt : ce siècle est celui de la panse. C'est un siècle obèse. Un siècle ventripotent ventriloque ventrocrate ventrophile ventripète. Le politicien et le trafiquant s'installent de force sous l'arbre à palabres et distribuent démocratiquement le mensonge et l'argent. Billets en mains, chacun s'en va payer au marché une chaise pour péter à son aise au gouvernement, roter à qui mieux mieux à l'assemblée nationale, bâiller copieusement à la cour constitutionnelle et ronfler délicieusement à la cour suprême. Ici, on bouffe... Ici, c'est le pays de la bouffe Nouwligbèto (2005, pp. 64-65.)

On ne peut manquer de relever que ce passage concentre une kyrielle de procédés à valeur dépréciative en prise sur le comique. D'une part, le dramaturge crée un comique de mots par l'accumulation de mots-valise (ventripotent ventriloque ventrocrate ventrophile ventripète). Ce polyptote<sup>6</sup> vise à marquer le délitement de la démocratie. D'autre part, il recourt au comique de situation pour marquer la perte des repères avec une sorte de désacralisation de la mission originellement dévolue aux institutions clés de contre-pouvoir, l'assemblée nationale, la cour constitutionnelle et la cour suprême : on y rote, on y bâille, on y ronfle. Sa coulée verbale rend compte du caractère endémique de la corruption qui n'épargne pas non plus la presse, considérée comme le quatrième pouvoir désormais manipulée et manipulatrice, ainsi qu'on le note dans ces propos chargés de dérision :

Pas besoin de lire les cons-de-frères pour savoir ce qu'ils ont pissé dans les canards. Et l'urine, ça sent mauvais. L'urine de joues-en-lice, ça sent mauvais. Son Excellence a parlé, l'argent a parlé, les pressions ont parlé. Le parle-et-ment a parlé. L'argent, c'est un étouffoir. Nouwligbèto (2005, p.47)

Dans un environnement où l'argent est roi, il peut être intéressant de scruter l'image que les deux dramaturges renvoient du peuple.

---

<sup>6</sup> « Le polyptote, c'est la proximité, dans le discours, de plusieurs formes d'un même mot. » (Cf. Patrick Bacry, *Les figures de style*, Edition Belin, 1992, p. 415)

## 2.2. *Un peuple de sujets : l'échec du Souverain*

L'analyse des deux pièces de théâtre autorise à affirmer que, contrairement à ce que préconise la démocratie rousseauiste où le peuple se fait citoyen et marque à la culotte le Prince, nous avons la mise à l'écran d'un peuple-sujet, d'un peuple assujetti, qui souffre le martyr mais est complice et manipulé. Dans *Zongo Giwa de la forêt déviérgée*, « Les pauvres disent à leurs bourreaux : « Nous vous faisons chevaliers de l'ordre international du mérite humanitaire suprême. » Nouwligbèto, (2005, p. 62). Il semble qu'à la place de citoyens, l'univers dramatique campe des personnes taillables et corvéables à merci, participant activement au dévoiement des principes démocratiques, travaillant consciemment à l'enterrement de la liberté d'expression.

Après le meurtre de Zongo Giwa, Grand-Chose confie ce qui est merveilleux : d'autres sujets sont prêts à accomplir la sale besogne lui permettant d'agir à sa guise, puisque Zongo Giwa n'est pas un carrefour ; avec ou sans lui, le monde continuera à ronfler à son aise. « Cent mille employés transpirent jour et nuit dans la fabrique de mensonges. Une infanterie d'un millier de joue-en-lice, appuyée par une flotte de cent patrons de presse, exécute inlassablement le salut militaire devant mes desiderata, [...] prête à cracher du feu sur les yeux trop curieux.» Nouwligbèto : (2005, p. 64) Une partie du peuple s'emploie à soutenir avec enthousiasme le bourreau de toute la nation, à faire triompher ses désirs. On est bien loin du peuple Souverain, à cheval sur la bonne gestion de la cité, telle que prônée par Rousseau dans son idéal démocratique. Le contrat social, au lieu de favoriser l'enracinement d'une société égalitaire, dévoie cette exigence du vivre-ensemble vers un aplatissage collectif bénéfique au prince. Mais si la souveraineté du peuple est mise à mal, c'est en raison de la déliquescence de l'ordre moral, de la mise entre parenthèses de l'éthique, du laxisme ambiant qui féconde résignation et culte du matériel. Fier du résultat que produisent ses stratégies de manipulation et d'assujettissement, Grand-Chose nargue même le public qui l'écoute et confie :

Ce qui est chouette avec moi, c'est que je laisse bouffer tous ceux qui me portent sur leurs épaules. Mon palanquin est léger et doux, chaque kilomètre parcouru laisse découvrir aux pieds du porteur des milliards de pépites. [...]. Tu ne comprends rien à la démocratie, Forêt ! Tes institutions, ce sont ces arbres séculaires qui établissent pour l'éternité une dictature innommable sur ton peuple d'animaux, d'herbes et d'eaux. Nouwligbèto (2005, p.65)

L'échec du Souverain est imputable à deux instances : les institutions et le peuple lui-même. Contrairement à la mission qui leur est dévolue, les institutions adoptent des postures nuisibles qui contreviennent aux règles démocratiques travaillant ainsi à la pérennisation d'un système aliénant le corps social. Mais si les institutions de contre-pouvoir se complaisent dans un rôle si négatif, c'est assurément parce que les habitants de la cité manquent d'étoffe. C'est cette évidence que semble confirmer Barnabé-Akayi dans son choix esthétique : le peuple n'adopte pas de posture à même de conforter la démocratie. Sa faiblesse réside dans son incapacité à prendre la mesure de la délicate et complexe tâche qu'est la gestion de la cité : la politique est l'œuvre d'esprits affinés et rompus aux secrets du management social. Cette limite semble aller de soi, étant entendu que la gestion de la cité requiert des aptitudes pas toujours à la portée du quidam. L'échec du Souverain vient alors de ce

qu'il lui manque la clairvoyance nécessaire pour contrarier les plans d'aliénation savamment orchestrés par les dirigeants de circonstances. Dans *Les Confessions du PR*, le président propose lui-même ce descriptif peu valorisant du peuple:

Le peuple ne sait pas lire. Le peuple ne sait pas lire la politique. Le peuple sait seulement se soulever mais pas se révolter. Le peuple sait seulement voter mais pas choisir. Il aime voter. Surtout quand quelques billets de banque d'un proche sont promis. Ou quand les mensonges convaincants pleuvent sur lui et l'aveuglent. » Barnabé-Akayi (2010, p. 22)

La construction anaphorique autour de « peuple », sorte d'insistance pour marteler l'évidence de la responsabilité collective dans l'éclosion et l'enracinement des dictatures, met en lumière des postures à même de fragiliser l'édifice démocratique : le soulèvement au lieu de la révolte ; le vote au lieu du choix. Concrètement, dans le premier cas, on peut inférer que le peuple en se soulevant, n'enclenche pas une action dans la durée, et, de ce fait, ne s'oppose pas significativement à l'ordre instauré par les dictateurs. Au lieu d'une révolte, mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition, on note que le peuple se complaît dans des mouvements d'humeur, et ne revendique aucun ordre humain nouveau. En fait, il ne se révolte pas, car la « révolte est profondément positive puisqu'elle révèle ce qui, en l'homme, est toujours à défendre. » A. Camus (1951, p.34). Dans le second cas, le peuple se laisse berné par les marchands d'illusions et vote au lieu de choisir. On peut comprendre que le choix implique conviction, mûrissement, pleine conscience des enjeux et implications, attitude salvatrice pour l'enracinement de la démocratie. Le goût du lucre gomme chez le peuple, ce sens d'analyse qui devrait constituer un garde-fou contre les excès des dirigeants. Au lieu du révolté métaphysique qui « s'insurge contre la condition qui lui est faite en tant qu'homme » A. Camus (1951, p. 41), nous avons un Souverain qui cautionne de par sa posture, la violation de ses droits, le non respect du contrat social. Dans un tel contexte, on peut s'interroger sur le type de Prince que nous avons à la tête de tels peuples.

### **3. Figuration de l'Autorité dans Zongo Giwa de la forêt déviergée et Les Confessions du PR**

La figuration de l'Autorité dans les deux œuvres dramatiques est nettement dépréciative, péjorative.

#### **3.1. Des princes prédateurs, des démocraties ambiguës**

L'univers dramatique que déploient les deux dramaturges dans leurs œuvres campe des institutions faibles et des hommes forts qui saquent les bases de la démocratie et la violent allègrement. L'image du prince que les deux écrivains-polygraphes donnent à voir est exécration, négative. Cette identité est construite au moyen d'une isotopie dépréciative. En fait, sans en donner l'air, les deux dramaturges proposent implicitement des portraits peu valorisants des autorités morales chargées de veiller à la bonne application du contrat social.

En réalité, dans l'absolu, Nouwligbèto et Barnabé-Akayi ne font pas des portraits au sens *stricto sensu* du terme<sup>7</sup>, mais, à travers des tirades, des séquences descriptives implicites, ils dépeignent surtout les traits moraux des autorités en charge de l'application du contrat démocratique. Ce sont donc des sortes de représentations parcellaires, indirectes, par à-coup, de fragments cursivement descriptifs axés sur le caractère des garants de la démocratie. En scrutant ces différents éléments qui essaient le discours dramaturgique, il est loisible de reconstituer des portraits qu'on ne saurait réduire à une simple dimension figurative, mais qui n'assument pas forcément une fonction sémiosique.<sup>8</sup> Cependant, l'intérêt de leur étude est indubitable, et réside en ce que ces portraits lèvent un coin de voile sur différentes attitudes axiologiques des deux auteurs. Défauts, vices, faiblesses, incapacités, passions, dégoûts, caractères, sont autant de catégories dans lesquelles ils puisent en représentant ces personnes publiques et l'image de soi qu'elles renvoient. Ici, le portrait apparaît comme un auxiliaire de l'énonciation subjective, il dévoile l'intention des dramaturges, celle de critiquer les personnages en les faisant parler.

Dans *Les Confessions du PR*, l'autorité morale c'est le Président. Sur le plan éthique et moral il apparaît comme un contre-exemple. Le Président de la république démocratique est éthylique, pédophile, lubrique et vicieux. A la question de savoir pourquoi il engrosse une petite qui n'a même pas de bassin, le président réplique :

Celle que vous appelez petite fille, si vous la voyez... Mon père, pourquoi les femmes d'aujourd'hui grandissent sans avoir été petites filles ? Si vous voyez celle dont on parle ? Ses fesses rondes avec l'effet d'une décharge venant des bacilles de Koch, sa poitrine prématurément remplie de désirs vous invite sans visa à contracter les dernières maladies en vogue... Et sa voix, ô sa voix, une suite de musique douce chantée par les grandes stars de la planète des virus... Barnabé-Akayi (2010, p. 38)

L'éthos discursif de l'énonciateur dresse l'image d'un président impudique, banalisant une effraction punie par la loi : la pédophilie. Lui-même se ridiculise, minore son rang de par son manque de contrôle et son incapacité à dominer ses pulsions. Concrètement, il se relègue au rang d'un quidam utilisant des termes triviaux (fesses rondes/ poitrines généreusement remplies de désirs) pour décrire un grave manquement à l'éthique et à la morale.

Pire, le président se voit comme l'Alpha et l'Omega, aimant le culte de la personnalité. Sans sourciller, il confie au prêtre : « J'ai le courage de renvoyer ceux qui ne m'appellent Dieu. Qui ne savent pas que Dieu aime les louanges. Et qu'il est convenable de m'offrir des animations publiques. » Barnabé-Akayi (2010, p. 38) Un tel président, pourtant garant du contrat social égalitaire, se voit naturellement comme

<sup>7</sup> Le terme « portrait » provient de la substantivation du participe passé masculin du verbe « peindre ». Celui-ci est formé du préfixe à valeur intensive « por » et du radical verbal « traire », qui signifie « tirer » mais aussi « dessiner ». « Le verbe exprime l'idée de dessiner, de représenter le visage de quelqu'un, sa personne et, par analogie de le dépeindre avec des mots. » (Cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert, 1992).

<sup>8</sup> Dans la « diégèse », univers spatio-temporel désigné par le récit, la description d'un personnage introduit une rupture dans le récit ; elle le nourrit et en infléchit la lecture. De la sorte, le portrait d'un personnage a une fonction sémiosique, c'est-à-dire liée à l'élaboration du sens, car il fournit un ensemble d'indices qui orientent l'interprétation du texte et organisent la compréhension de l'action et celles des relations tissées à l'intérieur de l'œuvre. Cf. Hélène BERNARD, *Le Portrait*, Editions Flammarion, 2005.

un être à part puisqu'il estime qu'il n'y a rien de grave de tromper sa femme, encore qu'il s'agit du président d'une république.

En sus de l'éthos du bluffeur invétéré, adepte du sophisme, l'image de soi que donne à voir le président tout-puissant est celle du criminel, meurtrier délicat qui projette tuer son beau-père, de même que le prêtre qui l'a confessé. Sa tendance à justifier, à assumer ces meurtres en fait un personnage froid, cynique, prêt à commettre l'impensable pour assurer ses arrières. On se rend bien compte qu'avec lui, la fin justifie les moyens, puisqu'au cours de la confession, il déclare au faux prêtre : « ma main est très violente comme un ciel de cendres...Un président ne plaisante jamais. Surtout quand on l'oblige à quitter le pouvoir par chantage, et que Dieu ne peut même pas l'aider. » Barnabé-Akayi (2010, p. 45).

Dans *Zongo Giwa de la forêt déviérgée*, la même figuration dépréciative du dirigeant parsème le texte. Maniaque, imbu de sa personne, cynique, meurtrier, anthropophage sont les termes axiologiques dépréciatifs qui concentrent la figure du chef. Grand-Chose lève un coin de voile sur le concentré de déshumanisation qu'il représente lui-même à travers ces propos adressés à son Porteur-de-Chaussures. Il s'interroge lors d'un dialogue : « Était-ce moi qui avais bu le sang de Zongo Giwa ? Non... C'était mes tirailleurs. Je revois leurs longues canines affamées chercher la papaye dorée qui dormait dans la gorge du journaliste. Dans le corps de l'homme rassasié de plombs, ils ont vainement cherché à extraire les dernières gouttes de jus. » Nouwligbèto (2005, p. 25).

En ce qui concerne la gestion de la cité, l'image de soi que renvoient les deux dirigeants n'est guère laudative. Dans *Les Confessions du PR*, le président confisque le pouvoir politique, usurpe à l'assemblée nationale ses prérogatives tout en faisant montre d'une mauvaise foi déconcertante : « Les besoins de mon peuple sont nombreux et insatiables. La représentation nationale n'arrivant pas à comprendre cela, alors j'agis seul, en toute responsabilité en prenant des ordonnances comme tout bon docteur devant un mal qui dégénère et menace son patient » Barnabé-Akayi (2010, pp. 27-28). Il estime que si on admet que le peuple est son patient, point n'est besoin qu'il demande son avis avant de signer une ordonnance. Ce faisant, il met subrepticement sous le boisseau l'exigence de contrôle de l'exécutif par le pouvoir législatif, aiguillon d'une démocratie pérenne. A l'analyse, il applique comme il le dit lui-même la loi du plus fort pour obtenir tout ce qu'il désire. C'est à l'identique de la stratégie utilisée par le dictateur de Zongo Giwa. Il s'appelle PDG. Et le pays qu'il dirige il l'appelle Entreprise. Pour que ses affaires marchent il faut museler la presse. Et casser les journalistes qui adoptent la posture de citoyens. Il faut les tuer. Et ce fut le cas de Norbert Zongo.

En réalité, pour le Prince dans *Zongo Giwa...et Le Prince dans Les Confessions...* la démocratie est une utopie. De la démocratie, Grand-Chose présente la description ci-après : « La démocratikie, ça fait « crack »- et es frontières s'envolent, et le feu s'amourache de l'eau. C'est la version précipitée du paradis, quoi ! Le loup et l'agneau ronflent flanc contre flanc, les souris se frottent contre les chats, le jour baise la nuit... » Nouwligbèto (2005, p. 62).

Globalement, dans les deux pièces de théâtre, l'énonciation campe un énonciateur à l'ego-surdimensionné ainsi que l'atteste le foisonnement de termes renvoyant à une mise en scène excessive du « moi ». En fait, les dramaturges adoptent une posture critique validant ainsi l'une des contraintes formelles de la satire que Patrick Bacry (1992, p. 220) indique en ces termes : « Le satiriste n'est pas un maître ni un guide mais un juge qui ne craint pas de se charger à l'occasion d'une besogne de bourreau : c'est souvent sans pitié qu'il exécute ses victimes. »

Néanmoins, même si l'Autorité se montre prédatrice de la démocratie, il semble que les deux dramaturges nourrissent à n'en point douter, l'espoir de lendemains qui chanteront.

### 3.2. *L'idéal démocratique : voies et voix de l'espoir*

A l'analyse, du Prince de Rousseau au PR de Barnabé-Akayi et au Pdg de Nouwligbèto, il y a un fossé abyssal. A l'opposé du Prince garant du bonheur collectif chez Rousseau, le PR de Barnabé-Akayi et le Pdg de Nouwligbèto donnent à voir des despotes et non des tyrans si on s'en tient à la taxinomie de Rousseau<sup>9</sup>. Il désigne par tyran l'usurpateur de l'autorité royale, et despote l'usurpateur du pouvoir souverain. Le despote tue l'idéal démocratique.

Malgré cette éthopée explicitement négative que les deux dramaturges donnent de l'Autorité, ils n'écartent point l'espoir de voir la démocratie triompher de ses pathologies. A travers la construction de son discours dramatique, Barnabé-Akayi pose l'opposition lucide et stratège comme la clé devant servir à démasquer et à déboulonner le despote. En effet, c'est bien l'opposant Lokpo qui parvint à démasquer le Prince en exploitant ses vices, avec le concours de divers citoyens épris de vérité. Bien qu'elle soit parfois dans le mauvais rôle en se laissant manipuler, la presse s'affiche aussi comme un tremplin pour révéler l'exécrable cœur des princes du moment et les pousser vers la prison. Pour preuve, c'est via la radio et les télévisions du pays que le président dévoile lui-même la noirceur de son cœur à ses concitoyens sans le savoir, sans le vouloir.

A travers la chute de son discours dramatique, Nouwligbèto consacre également la revanche de la liberté d'expression en faisant ressusciter Zongo Giwa qui invite ses confrères à faire opiniâtrement leur métier. Plonger la plume dans la plaie comme le disait Albert Londres<sup>10</sup>. Le journaliste, ramené à la vie au moyen de la prosopopée déclare : « Nous avons frôlé l'Enfer... (Il descend dans le public avec une boîte remplie de stylos et se met à distribuer aux spectateurs) Madame, monsieur, prenez et

---

<sup>9</sup> Rousseau désigne par tyran l'usurpateur de « l'autorité royale, et despote l'usurpateur du pouvoir souverain. Le tyran est celui qui s'ingère contre les lois à gouverner selon les lois ; le despote est celui qui se met au-dessus des lois mêmes. Ainsi le tyran peut n'être pas despote mais le despote est toujours tyran. » Cf. Rousseau, *Du Contrat social*.

<sup>10</sup> Albert Londres débute sa carrière par le reportage de guerre. De 1914 à 1918, il couvre en effet pour *Le Matin* puis pour *Le Petit Journal* la Première Guerre Mondiale. En 1932, à l'occasion de son dernier reportage, Londres renoue avec le métier de correspondant de guerre. Il disparut dans l'incendie du *Georges Philippar*, le bateau qui le ramenait en France. Son corps ne fut jamais retrouvé. En mémoire de celui qu'on considère comme le père du grand reportage fut créé en 1932 le Prix Albert Londres décerné pour la première fois en 1933. (Cf. Hyacinthe OUNGNON, « Le corps-rheteur : de *Terre d'ébène* à *Misère de la Kabylie* », RILALE Vol.1 N°1, Décembre 2018.

écrivez, écrivez tant que vous dévorez des molécules d'oxygène : la respiration est a poésie du corps. Prenez et écrivez. » Nouwligbèto, (2005, pp. 72-73). L'invitation à un engagement citoyen pour que triomphe la démocratie est sans équivoque. Mais c'est surtout sur la responsabilité des journalistes qu'il mise : la démocratie ne peut être pérenne sans les médias parce que la parole, l'écriture garantissent la liberté.

Le despote lui-même finit par se rendre à l'évidence : « Trop tard ! La Forêt s'est réveillée, le mort ressuscité crie hosanna, et voici mon squelette lourdement chargé du squelette de mon bien-aimé Porteur-de-crottes ! La vie bégaie dans chacun de mes tirs. Trop de Zongo Giwa à tuer. Trop de voix à étouffer. » Nouwligbeto (2005, p. 72) La symbolique de cette ultime scène est chargée d'espoir. Manifestement, à travers ce qui a tout l'air d'un aveu, l'énonciateur semble dire que la parole est inaliénable, la pensée inaliénable, la vérité immortelle. Et, à lire les deux auteurs, la presse reste malgré tout le rempart de la démocratie.

## Conclusion

Les articulations de cette étude conduisent à inférer que Rousseau a tracé le cadre normatif d'un système politique qui fait du Souverain le détenteur légal et légitime du pouvoir. La figure de l'Autorité qu'il projette dans un tel régime est de l'ordre de l'idéal<sup>11</sup> puisqu'il suggère qu'elle n'est que le garant d'un contrat social où l'intérêt général devrait tout supplanter. Le corpus analysé invalide cette conception normative du philosophe. Après analyse, il se dégage que les œuvres présentent des gouvernants fossoyeurs de la démocratie, déployant un ethos trouble et un égo surdimensionné. Par ce choix auctorial, les deux dramaturges se livrent opiniâtement à la satire de la démocratie et de son fonctionnement sous nos tropiques, en déployant une kyrielle de procédés scripturaux où ce qui s'apparente au portrait-charge<sup>12</sup>, permet aux écrivains de dresser un réquisitoire implicite de l'expérience démocratique en cours sur le continent. A raison. Car, avec l'instauration du suffrage universel dans de nombreux pays africains aux lendemains des Conférences nationales, il s'observe plutôt la faiblesse de l'Etat, l'injustice, l'écrasement de l'individu par l'ultra-libéralisme et autres dévoiements nuisibles au vivre-ensemble et à la paix sociale.

L'expérience laisse à voir que la gouvernance actuelle porte entorse à l'idéal républicain avec l'instauration et la pérennisation de « démocraties ambiguës »<sup>13</sup> On comprend pourquoi à propos de la survie de la démocratie, A. Dideh (2020, p. 152) écrit que c'est par sa capacité « à s'inscrire dans le processus de la destruction créatrice, à apprendre à identifier ses propres sécrétions pathologiques sans en rougir, et surtout à leur administrer les soins nécessaires en puisant dans les cultures de chaque peuple,

---

<sup>11</sup> Rousseau souligne que « S'il y avait un peuple des Dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes ». Cf. *Du Contrat social*, op.cit., p.65

<sup>12</sup> « Par son incomplétude nécessaire, tout portrait pose donc d'emblée la question de ce qui n'est pas représenté et invite également à s'interroger sur le point de vue adopté par celui qui perçoit et décrit. Ce dernier est amené à opérer une sélection des différents aspects d'un personnage qu'il veut exploiter dans le cadre de la représentation. »<sup>12</sup> Cf. Hélène BERNARD, *Le Portrait*, Editions Flammarion, 2005, p. 19.

<sup>13</sup> Cf. Florence Bernault, *Démocraties ambiguës en Afrique centrale*, Paris, Karthala, 1996.

qu'elle survivra, peut-être à elle-même ». Mais il s'agit là d'une entreprise de longue haleine qui ne peut être fructueuse que si chaque composante de la cité s'engage résolument à préserver, à sa façon, le Contrat social.

### Références bibliographiques

- Adam, J.-M. (2008). *Les textes, types et prototypes: récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris : A. Colin.
- Amossy, R. (2012). *L'Argumentation dans le discours*, Paris : A. Colin.
- Arendt, H., (2005), *Le système totalitaire*, Paris, Seuil.
- Aron, R., (1987), *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard.
- Awoudo, F., (2004), *Le mal transhumant. Les infidélités politiques dans le Bénin démocratique*, Cotonou, Ed. Tunde.
- Bacry, P., (1992), *Les figures de style*, Paris, Editions Belin.
- Barnabé-Akayi, D.,(2010) *Les Confessions du PR*, Cotonou, Editions Laha.
- Daloz, J.-P. & Quantin, P., (1990), *Transitions démocratiques africaines*, Paris, Karthala.
- Bernard, H. (2005), *Le Portrait*, Paris, Editions Flammarion.
- Bernault, F., (1996), *Démocraties ambiguës en Afrique centrale*, Paris, Karthala.
- Camus, A., (1951), *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard.
- Dideh, A., « La démocratie et son besoin de pathologie » in *Revue africaniste inter-Disciplinaire*, n°9, mars 2020.
- Nouwligbèto, F. (2005), *Zongo Giwa de la forêt déviérée*, Paris, L'Harmattan.
- Maingueneau, D., (2004), *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, A. Colin.
- Rousseau, J.J., (1977) *Du Contrat social*, Paris, Seuil.
- Schoentjes, P, (2002), *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil.
- Todorov, T., (2012) *Les ennemis intimes de la démocratie*, Paris, Robert Laffont.
- Ubersfeld, A., (1977), *Lire le théâtre*, Paris, Editions sociales.